

JEAN-FRANÇOIS BARÉ

# Images de la finance

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 34205 ex 1

Cote : B

M

Jean-François BARÉ, *Images de la finance*. — Cet article présente certains aspects du lexique financier international (en anglo-américain et en français) considéré comme un corpus vernaculaire parmi d'autres. Il évoque quelques dimensions sémantiques qui rapprochent ce lexique de la « pensée sauvage » au sens de C. Lévi-Strauss : la métaphore (ici, la référence à ce qui est « liquide ») et une sorte de totémisme (le « taureau » et « l'ours » des marchés boursiers en « hausse » ou en « baisse »). Il s'interroge plus généralement sur la nécessité logique de la dimension culturelle dans les processus cognitifs et donc « techniques ».

Porter un regard anthropologique sur le vocabulaire de la finance internationale pourrait paraître surprenant<sup>1</sup>. Il s'agit cependant d'un vocabulaire technico-professionnel, spécifiquement organisé ; rien n'empêche donc de la décrire comme un univers sémantique donné, comparable à ceux qu'étudie l'anthropologue, du lexique des couleurs aux représentations linguistiques du corps ou de la maladie. Le propos de cet article est précisément d'en présenter quelques spécificités susceptibles d'intéresser celui-ci, sans prétendre à l'exhaustivité ni a fortiori à une avancée particulière en matière d'analyse sémantique. On sait d'ailleurs que dans le domaine lexical la notion même d'exhaustivité est sujette à discussion (Benveniste 1966, 1969). Plus généralement, il semble difficile de faire appel à des procédures théoriques ou analytiques qui seraient données dans tel développement particulier de l'ethnologie comme l'ethnosé- mantique ou l'anthropologie dite cognitive : on ne semble pas savoir au juste si l'une est défunte (si tant est qu'elle ait jamais été dissociable de l'anthropologie en général), et si l'autre présente un champ épistémologique discernable par opposition, par exemple, à la psychologie<sup>2</sup>. L'anthropologie ne peut pour autant se détourner du fait sémantique dans l'attente d'un hypothétique corpus théorique cohérent, à moins d'envisager sérieusement de ne traiter, pendant ce temps, que de populations qui n'échangent pas de messages. Toute approche du fait sémantique semble donc actuellement vouée à un certain empirisme.

Mais même en modérant l'ambition du propos une difficulté paraîtrait subsister. Elle ne saurait certes provenir d'un caractère ontologique du vocabulaire financier, qui le rendrait on ne sait pourquoi irréductible au regard anthropologique ; mais elle pourrait résider dans l'internationalité de son usage, et donc dans son apparente universalité, dont témoigne par exemple le sabir des télex bancaires étrangers grâce auquel des opérateurs suédois peuvent communiquer avec des employés japonais sans qu'aucun ne parle la langue de l'autre (cf. Annexe). Les instruments sémantiques auxquels on porte attention ne s'enracineraient ainsi dans aucune culture ; l'anthropologie, alors confrontée à l'uniformité, échouerait à mettre en évidence ces « schèmes symboliques efficaces, mais qui ne sont jamais les seuls possibles », que M. Sahlins (1980 : 8) a placés avec insistance au centre de son champ épistémologique. Il semble donc souhaitable d'introduire quelques préalables avant d'entrer dans le vif du sujet.

L'émergence d'un ensemble d'instruments sémantiques que l'on serait tenté de qualifier d'extra-terrestres est un phénomène suffisamment marquant pour que l'on s'y arrête. Elle a été coextensive, dans la décennie qui s'achève, à un mouvement de l'histoire économique qu'il est nécessaire de résumer rapidement. Trois dimensions en sont notées par tous les observateurs spécialisés : l'internationalisation toujours plus poussée des échanges, l'importance grandissante du fait proprement financier (par opposition à ce qui serait l'économie « réelle »<sup>3</sup>), enfin la tendance toujours plus prononcée à l'abstraction des moyens de paiement (voir par exemple Goldfinger 1986 ; Champion & Trautman 1982 ; L'Huillier 1984). La volonté de constituer un véritable marché international des capitaux, libéré des complexes restrictions imposées par les intérêts ou les « traditions » des nations<sup>4</sup>, a conduit à ouvrir les plus grandes places financières (comme Londres) à l'ensemble des mouvements de capitaux : cette déréglementation est connue sous le nom de *big bang* d'après le jargon de l'astrophysique américaine<sup>5</sup>. En maintenant des horaires d'activité quasi continus, elle a pu faire ressembler le monde de la finance à cet « empire sur lequel le soleil ne se couche jamais » ; quand Tokyo ferme, New York ouvre, et ainsi de suite. On se trouverait ici dans une sorte d'éternité réalisée. Notons cependant, puisque c'est déjà le sujet, que c'est une éternité à la polynésienne, soumise à des accidents temporels comme différentes fêtes calendaires (nationales, religieuses, etc.) ou cette sacro-sainte institution anglo-saxonne qu'est le week-end ; ces accidents sont d'ailleurs consignés dans un aide-mémoire nommé *Forex*, instrument quotidien des employés des services étrangers.

Sur les marchés à terme (comme le *Chicago Board of Trade* depuis 1975, ou le MATIF<sup>6</sup> parisien depuis 1986), on n'achète ou ne vend ni biens ni services, mais des risques, voire des risques sur des risques, quant à l'achat ou la vente de ces biens et services : des « options », des « notionnels », des *puts* ou des *calls*<sup>7</sup>. Cette sorte d'économie de l'économie, cette économie au nième degré se reproduit à l'échelon du monde où l'on assiste à l'instauration d'un véritable marché des créances et des dettes nationales en fonction de la solvabilité des pays en cause ; on peut donc imaginer un marché mondial des

créances de créances, etc. Dans le même ordre d'idée, les observateurs et professionnels s'accordent sur la disparition à terme de la monnaie fiduciaire (billets et pièces) qui ne représente plus que 10% environ des échanges mondiaux et sur l'avènement d'un mode de circulation informatique des moyens de paiement dont on ne saurait plus, en poussant cette logique, qui en est le « véritable » détenteur, la bancarisation du monde tendant à ce qu'une unique banque ne communique qu'avec elle-même, dans un fonctionnement parfois dit « incestueux » par les financiers eux-mêmes<sup>8</sup>. Ce mouvement vers l'abstraction, déjà largement en vigueur pour les échanges financiers non individuels, éloignerait l'univers de la finance de tout support tangible pour ne le faire exister qu'au travers du signe pur. Ni l'inceste ni ses relations logiques avec l'échange de signes ne peuvent en soi rebuter l'anthropologue. On peut de plus reconnaître ici le prolongement de la définition qu'un célèbre philosophe allemand<sup>9</sup>, qui s'est beaucoup intéressé à l'économie, donnait de la monnaie : l'équivalent général abstrait. Mais ce mouvement vers l'abstraction pourrait sembler éloigner le regard anthropologique, pourtant par définition « éloigné » selon C. Lévi-Strauss, de ce qui, en matière d'instruments cognitifs, serait sa pâture : la « science du concret » de la pensée sauvage (Lévi-Strauss 1962b).

Dans les éléments du lexique et du discours de la finance internationale présentés plus loin, on doit au contraire remarquer que les messages échangés, les catégories, voire les « logiques » à l'œuvre ne semblent pouvoir se détacher d'une référence classificatoire au monde empirique, ni éviter le recours à la pensée métaphorique ou symbolique, alors même que ces messages, ces catégories et ces logiques sont censés participer d'un univers toujours plus abstrait. Bien plus, ce que l'on est alors en droit de considérer comme leur inscription dans le domaine de la pensée sauvage et des « catégories indigènes » n'apparaît pas comme une sorte de luxe du langage qui ne modifierait pas la nature des messages, mais comme une nécessité de l'énonciation. L'auteur d'un ouvrage considéré comme une référence en la matière, Charles Goldfinger (probablement un pseudonyme), note ainsi dans le préambule : « Pour ma part je me suis efforcé de ne pas abuser du jargon. *Toutefois si l'on veut éviter les malentendus et les périphrases son usage est indispensable* » (Goldfinger 1986, « Remerciements » ; mes italiques). Pour parler « géofinance », l'usage de catégories *sui generis* et intraduisibles, tels les « lexèmes » ou « sémantèmes » de la linguistique, est donc nécessaire. On ne saurait illustrer plus simplement, à propos d'un domaine apparemment fort éloigné des catégories populaires (au sens des *folk taxonomies*) et donc de l'anthropologie, ce que M. Augé (1987) a appelé l'« antériorité du symbolisme » ou encore la critique de D. Sperber (1979) d'une conception tendant à traiter la pensée symbolique comme « pré-rationnelle »<sup>10</sup>. Ces références au monde empirique relèvent souvent de la culture américaine contemporaine ; on y reviendra. On observe cependant de nombreux phénomènes de « créolisation » de l'américain par le français<sup>11</sup>. Parmi ces références vient en premier lieu la métaphore « liquide ».

## IMAGES LIQUIDES

La référence à ce qui est liquide pénètre une partie importante de l'univers sémantique de la finance internationale (sans pour autant en qualifier tous les aspects) ; cette référence lui est commune avec certaines conceptions populaires, au moins en Europe, sur l'utilisation de la monnaie. Elle engendre des associations et logiques diverses, relevant parfois de l'hydraulique ou de sa version quotidienne qu'est la plomberie. Ainsi la métaphore du « tuyau » (*pipe* en américain) est courante. Le directeur de la Banque mondiale pour les pays de l'Est déclarait en décembre 1989 à propos de la Pologne : « Au total nous avons plus d'un milliard de dollars dans le tuyau » (*in the pipe*)<sup>12</sup>. Ce « tuyau » métaphorique permet de représenter l'unité des « flux » financiers provenant de différents projets sectoriels d'aide financière tels que représentés dans l'organigramme des services de la Banque Mondiale : ainsi ce qu'il est convenu d'appeler l'« environnement », la « restructuration industrielle » ou l'« élevage » (*art. cit.*). Ce tuyau ne semble pas à double sens ; je ne suis pas sûr que la notion soit utilisée pour décrire les (éventuels) remboursements des pays débiteurs. Une notion analogue (*pipeline*) désigne la gestion de projets d'aide en attente (Brétaudeau 1986 : 66) ; elle s'applique aussi à l'enchaînement de sous-programmes informatiques. Bien que trouvant son origine dans l'américain parlé, cette notion métaphorique ne lui est pas spécifique. Un journaliste français spécialisé qualifie ainsi un moment de l'action de la fameuse direction du Trésor du ministère des Finances comme « le montage d'une tuyauterie complexe destinée à récupérer d'une main les liquidités qu'on injecte de l'autre » (Mamou 1987 : 176-177). Dans un article intitulé « Les Accords du Louvre, la lessiveuse et le couvercle », une des autorités françaises en matière de journalisme financier décrivait comme suit les effets de l'augmentation du rendement des bons du Trésor américain sur les marchés mondiaux : « Tout s'est passé comme si, comprimée à un bout du tuyau par les banques centrales, la pression à la baisse du dollar fusait par l'autre ». <sup>13</sup> Une métaphore du même ordre, puisqu'elle utilise aussi la représentation d'un cylindre, réfère à la stabilité des variations quotidiennes de deux monnaies, mais on est là, en principe, au sec : il s'agit en effet d'un « tunnel », la prévision économique impliquant alors des scénarii de « sortie » du « tunnel ».

En français international, ce sont des « liquidités » qui passent « dans le tuyau », mais je ne peux attester de la phrase « des liquidités passent dans le tuyau ». En américain, la notion de *liquidity* est courante, celle de *liquidities* plus technique mais compréhensible. Dans une période d'argent cher (dû à des taux d'intérêts comparativement élevés, eux-mêmes dus à une pénurie de liquidités), la possibilité de placer rapidement des sommes non investies à long terme est un avantage économique. C'est ce que des chefs d'entreprise français, désenchantés de leur activité ou victimes de quelque contrainte conjoncturelle, appellent « redevenir liquide » (en « réalisant » soudainement leurs « actifs » pour les investir autrement). Les institutions financières multilatérales, elles-mêmes

emprunteuses, « se font un devoir de conserver [...] un matelas de liquidités » (Brétaudeau 1986 : 33) — ce matelas étant peut-être inspiré de ces *waterbeds* à la californienne. Dans ce contexte la notion de « liquidités » a fait l'objet d'une attention soutenue, voire d'une théorisation (L'Huillier 1984) qui soulignaient qu'en matière financière il y a quelque chose qu'on ne peut éviter d'appeler « liquide ». Certains spécialistes connus de l'économie du développement évoquent l'histoire économique récente (chocs et « contre-chocs » pétroliers) en termes d'« excès » — dû aux « pétrodollars » — ou de « rareté » — due ensuite, pour résumer abruptement la perplexité de multiples diagnostics macro-économiques, à l'on ne sait trop quoi — de « liquidités ». Dans un domaine connexe, celui des théories du développement économique, l'idée, un moment en vogue à la Banque mondiale, d'une diffusion naturelle des richesses des classes supérieures vers les classes inférieures était couramment connue sous le nom de « modèle du ruissellement » (*trickle down*).

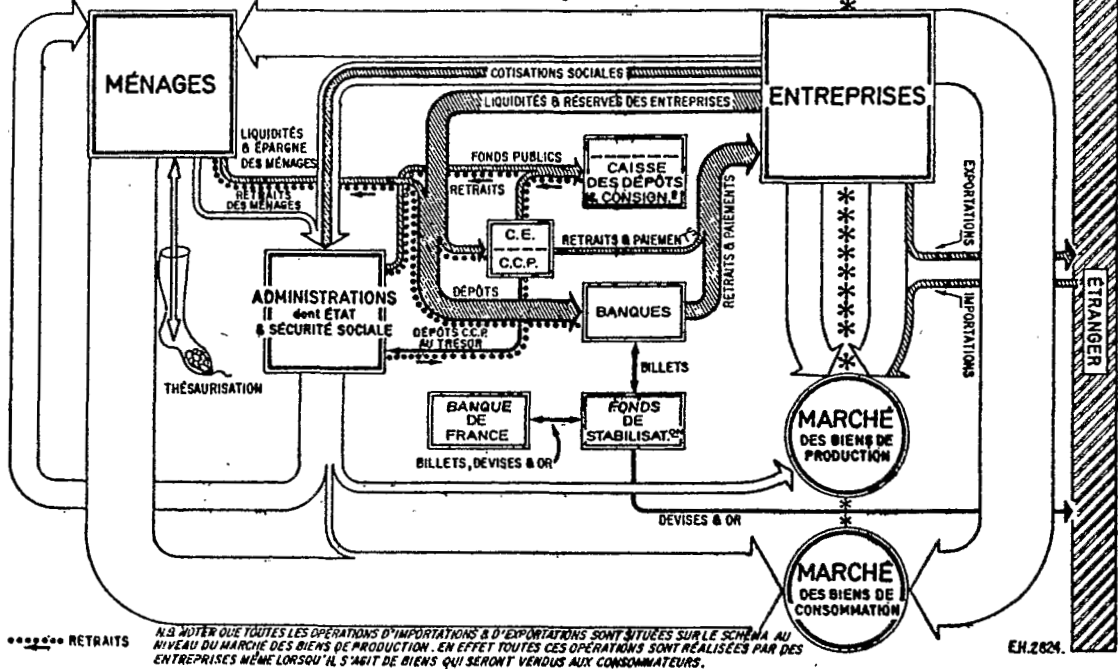
En américain comme en français ces liquidités sont souvent « injectées » (par exemple dans un pays), ce qui induit l'idée d'une pression analogue à celle de circuits hydrauliques. L'énorme déficit budgétaire des États-Unis, identifié comme l'une des principales origines de la création et de la circulation des liquidités, est de fait souvent comparé à une « pompe » ou à un « aspirateur » dans de nombreux articles de presse économique. La représentation de la circulation financière et de ses « flux », et plus généralement de la circulation économique, ne semble pouvoir se passer d'une sorte d'hydraulique sauvage et lui paraît même isomorphe. La *pompe à phynance* d'Ubu roi peut ainsi paraître, sans connotation polémique, un instrument particulièrement adéquat pour rendre compte des représentations de la finance et de l'économie. Le schéma ci-après montre comment un manuel classique d'introduction à l'économie représente le marché des capitaux (à l'image d'une tuyauterie ; Albertini 1971 : 120).

Une notion aussi courante que celle de « débit » (au sens du débit bancaire), voire de « dette », pour hériter lointainement d'étymologies étrangères à toute image liquide, se superpose à celle qui désigne l'écoulement d'un fluide par unité de temps<sup>14</sup>.

La liquidité internationale peut parfois être « asséchée ». Elle partage alors cette situation avec ce que le français parlé désigne comme « être à sec », voire « raide ». Quand elle est de provenance éthiquement douteuse elle peut être « lavée » ou « recyclée ». C'est ainsi que des « torrents » de dollars sales subissent en américain l'exact équivalent du « blanchissage » (*money laundering*)<sup>15</sup>. Ce blanchissage se pratique souvent au milieu d'un océan métaphorique, puisqu'il est notamment le fait de banques spécialisées dans la gestion de fonds provenant de non-résidents, dites aussi *offshore* « au large ».

Il n'est guère de domaine de la finance qui ne « flotte » pas. Depuis la fin, en 1971, du système de Bretton Woods<sup>16</sup> et l'abandon d'un système de parités fixes, les cours des monnaies (ou « changes ») sont fréquemment dits « flottants » ; il en va de même des capitaux s'investissant et se désinvestissant rapidement en diverses places financières. Ce monde en perpétuelle oscillation engendre

### MARCHÉ DES CAPITAUX (TRANSFERTS, DÉPÔTS, RETRAITS, PAYEMENTS.)



des instruments eux-mêmes oscillants : ainsi les « notes à taux flottant » (*floating rate notes* ou « FRN » ; Goldfinger 1986 : 131) qui adaptent le marché des obligations aux « fluctuations » du marché monétaire. La sémantique de la finance partage ici avec le français courant l'association entre l'idée d'impermanence ou d'hésitation et l'élément liquide<sup>17</sup>. Mais l'américain utilisait couramment ce « flottement » avant ces événements macro-économiques. On a ainsi l'expression familière *to float a loan* pour « faire un emprunt » (Spears 1987 : 99), ce qui amène un grand hebdomadaire à qualifier comme suit l'activité du président des États-Unis en tant qu'autorité responsable de l'émission des fameux bons du Trésor : « He has floated \$268 billion in new debt »<sup>18</sup>. On peut aussi qualifier la création d'une société sur un marché boursier par l'expression *to float it* (voir par exemple Collin 1988 : 115). Cet embarquement de la sémantique financière dans un clapot ou une houle matégoriques semble nécessaire à la conceptualisation d'aspects beaucoup plus techniques de l'action d'institutions monétaires ou bancaires, voire d'aspects fondateurs de leur fonction elle-même.

En jargon bancaire, « le délai entre l'émission, l'encaissement et le 'débit-crédit' d'un chèque s'appelle le *float* » (Goldfinger 1986 : 247). C'est une période *stratégique pour tous les acteurs* : les banques et institutions financières (qui en France au moins antident le débit effectif d'un chèque de deux jours, ce qui allonge la durée de placement des en-cours) et les émetteurs de cette créance

à court terme (qui peuvent jouer sur sa durée d'« assainissement »). Ce *float* est au centre de toute l'activité financière et donc bancaire, puisque l'institution même des banques est liée à l'idée de *compensation* ; rappelons en effet que le système bancaire permet d'éviter de s'en aller par les chemins avec cinq sols pour les donner à un hypothétique quidam dont on est débiteur, qui devrait tout de go les transmettre en mains propres à tel de ses créanciers, et ainsi de suite<sup>19</sup>. Dans cette mesure le flottement est situé au cœur de l'être bancaire. Il en va ainsi de la marée : tout mouvement de capitaux est un « flux ». La marge brute d'autofinancement d'une société, agrégat particulièrement important pour le monde financier puisqu'elle permet de juger de sa capacité d'investissement, est couramment nommée *cashflow* (le « flux » de ce que le français appellerait le « liquide »). A l'inverse, le rapatriement d'actions émises sur un marché étranger vers le pays où la société est résidente est un « reflux » (*flowback*) (Goldfinger 1986 : 406 ; Mansion, ed., 1977 : 458). Enfin, une économie « active » ou en expansion peut être qualifiée de *buoyant*, à l'image d'une bouée que l'eau porte. Dans cet univers mouillé la notion de *lifeline banking*, qui désigne l'adaptation de l'activité bancaire aux besoins des plus démunis (Goldfinger 1986) et fait allusion aux filières de sécurité des bateaux empêchant la chute accidentelle dans l'eau, pourrait paraître relever de l'antiphrase, voire de l'humour noir.

Les catégories et associations sémantiques qui renvoient à l'élément liquide imprègnent le discours financier ; mais on ne saurait pour autant soutenir qu'elles en engendrent toutes les réalisations. On pourrait explorer d'autres zones de « divergence des emplois techniques », pour reprendre l'expression d'E. Benveniste à propos des institutions indo-européennes (1969 : 9) : qu'il s'agisse des concepts fondateurs de la finance comme ceux de prêt, d'intérêt, d'emprunt, d'amortissement, dont les connotations, contrairement aux métaphores liquides, sont implicites, inconscientes ou masquées et appellent une archéologie du langage ; ou des jargons, tels ceux ayant récemment fleuri sur le MATIF, où coexistent la référence animale (les « butterflys » et les « condors » des stratégies d'espérance de gain), le jeu polysémique à la française (« je suis moite-moite » qui exprime une situation d'indécision, « se faire une ligne d'enfer » qui, utilisé lors d'un gain important sur une option, décrit en fait le jeu d'écriture sur la fiche de l'opérateur<sup>20</sup>). D'autres jargons font appel à l'espace habité ; ainsi d'une notion comme « mezzanine » qui désigne les opérations intermédiaires nécessaires au financement d'une Offre publique d'Achat (Nora 1987 : 476).

Au vu de ces seuls exemples on voit mal comment ne pas rapporter l'univers financier à celui de la « pensée sauvage », même si le vocabulaire des « garçons dorés » (*golden boys*) n'a que peu à voir avec celui en usage au FMI ou à la Banque mondiale ; il en représenterait simplement une version plus spectaculaire. On voit aussi qu'il serait vain d'explorer cet univers dans l'espoir d'y déceler un modèle sémantique totalisant et explicite, défini par l'articulation de logiques qui s'impliqueraient mutuellement. Pour décrire et penser son

activité comme la circulation d'un fluide, le vol du papillon ou l'édification d'une maison depuis ses fondations, pour être inconsciente de ce que « débit » doit à « devoir », la finance n'est réductible ni à ce fluide, ni à ce papillon, ni... à cette inconscience, et encore moins aux logiques, fussent-elles implicites, qui uniraient un papillon, le modèle d'une pompe et l'énonciation d'une antique connotation. On se trouve ici, comme dans le cas d'autres ensembles taxonomiques empiriquement délimités (taxonomies vinicoles, lexique des couleurs), en présence d'ordres sémantiques partiels, hétérogènes tant du point de vue de la généralité de leur application que de la nature de leurs références. Tous ces attributs sont précisément ceux que C. Lévi-Strauss (1962b : 48) assignait aux instruments sémantiques de la pensée sauvage : « bribes et morceaux » d'une « logique » « dépourvue de nécessité » ; aucune relation n'est apparemment pensable « entre des termes que rien ne destine à remplir [leur] fonction ». Il faut, autrement dit, découvrir des cohérences sémantiques masquées, qui ne peuvent être données que dans l'architecture inconsciente de la langue (en tant qu'elle englobe les vocabulaires spécialisés). A l'instar, toutes proportions gardées, du vocabulaire des institutions indo-européennes, le vocabulaire de la finance que le premier recouvre d'ailleurs en partie est « une matière proprement illimitée » (Benveniste 1969 : 9) puisqu'il s'inspire de celui de la langue elle-même en nombre de ses aspects. La pensée sauvage de la finance doit donc être vue comme un ensemble de trajectoires sémantiques diverses dans l'univers de la langue, la question de la spécificité et de la cohérence de ces trajectoires fournissant une version particulière de l'autre question, plus générale, qui la contient : celle de la contingence culturelle.

Parmi ces surgissements on peut repérer les figures de l'ours et du taureau.

#### L'OURS ET LE TAUREAU

En anglo-américain on dit couramment de marchés boursiers « haussiers » qu'ils sont *bullish* (comparables à un taureau, *bull*), « baissiers » qu'ils sont *bearish* (comparables à un ours, *bear*). Un marché à la hausse peut encore être *all bulls* (« entièrement taurin »). Ces deux catégories font sens dans l'univers financier utilisant l'anglo-saxon, c'est-à-dire la majeure partie du monde ; dans le français financier, seule la notion de *bullish* semble couramment connue ; pour des Américains ne participant pas du milieu économique et financier, ces notions ne sont pas nécessairement comprises et doivent être expliquées.

Comme les qualificatifs « haussiers » ou « baissiers », *bearish* et *bullish* permettent de percevoir le comportement d'objets à la cohérence incertaine (les « marchés » boursiers) qui, quelle que soit la langue, ne seraient pas descriptibles sans une quasi-infinité de périphrases. Qu'un marché soit à la hausse ou à la baisse tient en effet à un excès ou à un déficit, nécessairement calculés a posteriori, des ordres de vente d'actions et d'obligations par rapport aux ordres d'achat pour une période donnée ; cet excès ou ce déficit proviennent eux-mêmes



de la croyance ou de la défiance dans les résultats des sociétés que l'on achète ou que l'on vend, croyance ou défiance qui peuvent à leur tour engendrer la hausse ou la baisse, le taureau ou l'ours. La boucle est alors bouclée. L'histoire économique regorge de ces phénomènes où le signifiant révèle soudainement le rôle moteur qu'il ne cesse implicitement de jouer, l'exemple le plus illustratif étant sans doute les paniques bancaires qui créent cela même qu'elles sont censées redouter<sup>21</sup> ; mais il peut encore s'agir de tendances paradoxales — c'est-à-dire échappant à ce qui serait une prévision « rationnelle » en termes de « résultats » — qui proviennent de la congruence aléatoire de comportements d'achat ou de vente n'ayant rien à voir avec l'objet (la société) que l'on achète ou que l'on vend. On peut acheter parce que l'on se trouve trop « liquide » à un moment donné, sans savoir exactement pourquoi, toutes choses égales par ailleurs, on achète ceci plutôt que cela ; ou vendre par besoin conjoncturel de liquide sans pour autant se défier de la santé économique de ce que l'on vend.

La nécessité pour les acteurs économiques de décrire symboliquement les comportements des marchés boursiers tient précisément à l'impossibilité de la transparence : impossibilité pour l'observateur de prendre connaissance de multiples ordres d'achats ou de ventes aux motivations diverses chez des agents de change qu'il ne peut tous approcher, et a fortiori impossibilité de connaître l'effet de ces phénomènes sur la « clôture » ou la période variable à l'intérieur de laquelle il pense son opération (court, moyen, long terme). Le *bullish* et le *bearish* de l'américain financier, à la manière des adjectifs français « hausser » et « baissier », désignent précisément ce point du processus de l'activité boursière où le cumul aléatoire d'actes aux sens irréductibles les uns aux autres produit un « sens unique », mais en faisant appel à deux animaux dont on peut légitimement se demander ce qu'ils viennent faire là.

Pour certains locuteurs américains, le « taureau » s'oppose à l'« ours » dans ce contexte comme l'« optimisme » au « pessimisme ». Des connotations hétérogènes accompagnent cependant les deux notions. *To bully someone*, c'est le malmener à la manière d'un taureau ; un *bully* est un « tyran » (Mansion, ed., 1977 : 146). Mais ce qui est *bully* est aussi « fameux, épatant, bœuf » (*ibid.*). *To bull*, outre « spéculer à la hausse », c'est « bousculer » ; mais c'est aussi « être en vogue, être à la mode » (*ibid.*). Bien que le mot *bullish* soit considéré par le Harrap's comme spécifique du vocabulaire financier, on peut être *bullish on someone* (enthousiaste à son propos). Remarquons que le suffixe *-ish*, qui différencie ici l'usage retenu comme proprement financier, peut entrer en combinaison avec n'importe quel mot pour en faire une métaphore : ainsi *five 'o'clockish* signifie « vers les cinq heures ». Enfin, dans le monde animal vu en anglo-américain, *bull* est une métonymie de « mâle » (ainsi dans *bull elephant*, *bull whale*, etc.). Contrairement au personnage de l'ours, le taureau semble très peu présent dans la littérature américaine pour enfants. Un exemple toutefois, *Ferdinand the Bull* de Walt Disney, taureau qui se refuse au combat et adore les fleurs, et évoque ainsi par antiphrase la brutalité assignée à cette figure animale.

Alors qu'aux États-Unis et dans beaucoup de pays européens l'ours est un compagnon proche, voire un *alter ego*, de l'enfant (le président Théodore Roosevelt avait pu associer sa popularité dans les foyers américains à celle du *Teddy Bear*), comparer quelqu'un à un ours (*What a bear !*) est péjoratif en américain comme en français. Un marché boursier *bearish* est ainsi un marché « grognon », « peu sociable » (Mansion, ed., 1977 : 92) ; mais il ne l'est que par opposition à un marché « taurin ». Le fait qu'acheter des parts de société (acte fondateur de marchés boursiers *bullish*) soit ainsi implicitement considéré en américain comme un acte de sociabilité est en soi digne d'intérêt. Mais c'est au taureau que cette allusion fait implicitement référence, c'est-à-dire à un animal que les qualificatifs existants placent pourtant du côté de la bousculade, de la catastrophe ou de la maladresse ; alors que la figure de l'ours, être asocial et grognon, est également celle d'un animal aussi familial que l'homme lui-même. Ainsi dans le conte de « Boucles d'or » (*Goldy Locks*), connu de beaucoup d'enfants américains, la petite fille découvre une maisonnée d'ours où chacun a son fauteuil voire sa chaise à bascule et où l'ourson mange même du porridge ; pour se faire expulser il est vrai, mais pour des raisons en quelque sorte humaines (la jalousie de l'ourson).

On se trouverait ici dans une classification relevant strictement du « totémisme » (entendu comme le déploiement de relations métaphoriques, métonymiques et logiques spécifiques entre l'univers naturel et l'univers social) si l'ambiguïté du concept n'avait attiré quant à son emploi les critiques que l'on sait (Lévi-Strauss 1962a). La différence avec ce qu'on entend généralement par « totémisme » est que l'ours et le taureau ne sont pas, en l'occurrence, fondateurs de groupes sociaux, la ressemblance tenant en revanche à ce que ces figures animales sont dans ce cas fondatrices de catégories, qualifiant et définissant tout à la fois le comportement d'êtres sociaux, les marchés boursiers.

Le *bullish* et le *bearish* des bourses mondiales pourraient paraître sélectionner certains des « traits caractéristiques » des logiques totémiques (Lévi-Strauss 1962b : 72) parmi d'autres qui « auraient pu être préférés » (*ibid.*) ; on a vu en effet que l'ours, symbole généralement asocial et donc « baissier » (par opposition au taureau qui n'est pas social non plus, métaphoriquement parlant, mais qui symbolise l'enthousiasme et donc la hausse), pourrait tout autant être vu comme social, bien qu'« individualiste », à la manière humaine. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend le vocabulaire de la finance.

Ce court voyage dans l'univers sémantique de la finance (ou de la bourse, qui en est le point de passage obligé) semble y mettre en évidence l'omniprésence de la métaphore, qu'il s'agisse de métaphore explicite ou en tout cas évidente (le « liquide »), ou de cette métaphore plus médiatisée qu'est le totémisme (les marchés boursiers se comportant « comme » des ours ou des taureaux). Si les exemples présentés sont plus parlants, si cependant le lexique financier ne peut se réduire à ces métaphores, rien n'indique que des remarques analogues ne s'appliquent à telle ou telle autre de ses configurations



« Bear scare » (*Time*, 5, fév. 1990, p. 42)

sémantiques (on a évoqué l'analyse de Benveniste de concepts comme « dette ») et soient progressivement étendues à sa totalité.

Si « technique » que puisse nous apparaître cet univers au premier abord, sa nature métaphorique ne devrait pas nous surprendre ; il la partage en effet avec tout système conceptuel, comme Lakoff et Johnson (1985) l'ont si pertinemment mis en évidence. Un économiste américain, D. Mac Closkey (notamment 1983) a ainsi pu rendre compte des procédés « rhétoriques » de l'économie politique elle-même, parmi lesquels le recours à l'analogie qui nous rapproche beaucoup de notre propos. Dans un intéressant article R. Laufer (1986 : 111) ramène l'économie politique à la nature humaine, en rappelant que ses « lois diffèrent des lois physiques en ce qu'il est nécessaire de les instituer pour qu'elles fonctionnent ». Or, on ne peut les instituer que par des mots, et elles emportent donc avec elles les caractéristiques du langage, donc de la culture.

Aussi serait-il parfaitement vain de critiquer, fût-ce implicitement, le caractère soi-disant pseudo-scientifique de la finance ou de sa cousine proche, l'économie politique, par opposition à ce qui serait la vraie science ; recevoir un pot de fleur sur la tête (du fait de la « conjonction » de la « gravitation » et de deux « mouvements », celui du pot de fleurs et celui du « sujet ») n'empêchera jamais la suite de signes  $x = 1/2 gt^2$  d'être une métaphore. C'est plutôt sur la notion même de métaphore que cette excursion financière permet de porter l'attention. Parlant de l'univers financier « comme » d'un univers liquide, le monde financier saurait donc implicitement que ce dont il parle n'est pas « véritablement » liquide, flottant ou injecté ; mais alors, pourquoi ne parle-t-il pas vraiment de ce dont il veut parler ? Il est peu vraisemblable que des métaphores si universellement usitées se soient développées en inadéquation avec l'objet auquel elles sont censées faire allusion. Il serait tout aussi invraisemblable de supposer que l'univers financier fonctionnerait concrètement en dépit, en dehors ou en dessous de mots qui n'en formeraient que l'écume ; car pour désigner cet univers, pour en dire quoi que ce soit, on ne peut qu'en passer par ses catégories. On se trouverait autrement dans l'aporie décrite par Sahlins (1980), « endémique » d'après lui en Occident, entre « un sujet sans monde et un objet sans pensée ».

Ce que l'on pourrait par habitude nommer métaphore est bel et bien un signifiant. Il offre certes toutes les apparences de la comparaison, mais en diffère radicalement en ce qu'il ne semble pas pouvoir qualifier ce qu'il compare. La circulation financière ressemble à la circulation des fluides, mais qu'est-ce que la circulation financière ? Eh bien, cela ressemble pas mal à la circulation des fluides. Il y a donc à l'œuvre une condition première de la perception, quasiment au sens de Kant. Une nuance toutefois, c'est qu'on ne peut savoir ce qu'on peut qualifier de « liquide » avant de l'avoir appris et donc expérimenté, et que la finance se trouve alors du côté de l'empirisme logique et de Wittgenstein : elle ne connaît que ce qu'elle sait déjà. La métaphore « liquide », puisque c'est d'elle qu'il s'agit, développe donc dans le vocabulaire du

banquier, de l'homme d'affaires ou du consultant les tendres apprentissages de l'enfant.

Lakoff et Johnson (1985) montrent que toute notre connaissance peut être dite métaphorique ; la sémantique financière ou tout vocabulaire spécialisé sont donc inclus. Cependant, si tout est métaphorique, rien ne l'est plus ; si toute notion renvoie à une autre qui décrit la première, on a affaire à un carrousel où l'on ne saurait dire laquelle des notions, lequel des monèmes devrait être choisi comme point d'origine de la métaphore plutôt que tel autre. Il y a peut être là une nième confirmation de l'analyse structurale, notable du fait du caractère, inhabituel en anthropologie, du sujet de cet article. Pour notre propos, il faut en tout cas noter que le vocabulaire financier — voire tout vocabulaire technique — semble sélectionner des trajectoires particulières dans l'ensemble virtuel de la langue<sup>22</sup> et qu'il échoue à atteindre le but que pourtant il vise en tant qu'il est technique, c'est-à-dire à se situer pour ainsi dire à égale distance de tel ou tel schème particulier, dans la position qui est peut-être celle assignée à ce qu'il est convenu dans différentes langues d'appeler Dieu.

L'influence de ce vocabulaire ou son « information » par la sémantique de l'anglo-américain courant fournit à cet égard une illustration exemplaire : entre des expressions familières comme *to float a loan*, les usages techniques liés au monème *float* et le « flottement » du français financier, la congruence est quasiment totale ; la notion de banques *offshore* s'est directement étendue au français alors qu'elle est lointainement liée à l'apparition de paradis fiscaux « au large » des États-Unis (comme les Bahamas ou les îles Caïmans, dont j'ai pu entendre dans la bouche d'un locuteur français qu'elles étaient « l'*offshore* de l'*offshore* ») ; rappelons enfin le sabir des télex bancaires évoqué au début de ce texte, où l'anglo-américain est omniprésent et véhiculé par un système international baptisé *Swift*, acronyme reproduisant l'adjectif qui désigne tout à la fois l'agilité et la rapidité. On pourrait ainsi de proche en proche recomposer les aspects essentiels de l'univers de la finance selon une matrice sémantique qui relèverait pour l'essentiel de l'américain contemporain. Il en résulte que l'un des corpus sémantiques parmi les plus universellement usités et compris, le jargon bancaire et financier, est culturellement marqué.

L'explication de cette situation du point de vue de l'anthropologie historique est une tâche passionnante qui dépasserait le cadre de cet article ; mais il est utile pour notre propos d'en indiquer quelques préliminaires. On peut suivre à cet égard les chemins de l'intuition commune : si le vocabulaire financier est marqué par la sémantique particulière de l'anglo-américain, c'est que les États-Unis ont constitué une puissance économique dominante dans le monde de l'après-guerre, que les représentants des groupes publics et privés américains ont été universellement présents dans l'institution même du monde économique et financier contemporain, et que le vocabulaire a suivi. A y réfléchir, cette intuition ne va pas sans présenter des difficultés ; elle suppose ce qu'il faut bien appeler une scène d'« ethnologie fiction »<sup>23</sup> sur laquelle banquiers et financiers se produiraient, s'exprimant en différentes langues, et où les Américains

(parlant peut-être plus fort et en plus grand nombre) décideraient ceci : le vocabulaire financier sera américain. On ne peut jamais préjuger des rapports relatifs à la réalité et de la fiction, mais ne pourrait-on déjà se demander selon quelle extraordinaire congruence, selon quel croisement inusité de chaînes causales l'institution financière et bancaire internationale a pu survivre à un tel acte d'autorité et fonctionner bon an mal an en utilisant des instruments sémantiques qui lui seraient étrangers et/ou imposés ? Cet argument du « bon sens » empiriste se double d'un autre, qui concerne la constitution même des rapports entre sens et action sociale. Sur cette scène fictive, ces locuteurs de l'américain imposant leur langue parleraient nécessairement de quelque chose de préexistant qu'ils engageraient donc la communauté internationale à traduire. Or, si les possibilités de traduction sont théoriquement infinies (Mounin 1963), elles ne définissent ni la réalité de l'usage ni la pertinence des idiomes de la langue : ainsi traduire *we have 50 billions in the pipe* par « nous avons cinquante milliards dans le tuyau » est insatisfaisant (avoir de l'argent dans le tuyau ne fait pas grand sens en français) et traduire *this loan has been floated yesterday* est impossible sans une infinité de périphrases. C'est pourquoi les tentatives françaises d'imposer, au plus haut niveau, selon des logiques dont je ne discute pas le bien-fondé, l'usage de locutions comme « manger-rapide » au lieu de *fast food* ont pu il y a quelques années faire long feu. On se doit donc de constater que loin d'exister avant, pour ainsi dire, que la sémantique de l'anglo-américain s'en mêle (ou pour reprendre l'expression affective par Marc Augé : « avant que d'être représentée »), l'institution financière (en tout cas ses formes contemporaines) est bel et bien constituée par elle, dans la mesure évidemment où sa présence est généralisée. Je ne sais s'il est consolant de penser que des choses comme la finance et la banque sont, en dernière analyse, culturellement — ou inter-culturellement — constituées (la sémantique de l'anglo-américain n'en épuisant nullement, bien sûr, les différentes dimensions)<sup>24</sup>, mais il peut y avoir là d'assez « riches » terrains d'exploration pour l'anthropologie.

ORSTOM, Paris

#### NOTES

1. Les matériaux sur lesquels se fonde cet article sont tirés d'une enquête en cours, menée dans le cadre de l'ORSTOM, concernant l'aide financière au développement, plus généralement les dimensions culturelles de l'activité économique. Cette recherche bénéficie de nombreux échanges avec des fonctionnaires d'organisations multilatérales, des chercheurs-consultants et des professionnels de la finance. Merci à John Heiman, Annie Hubert, Guy Montet, Cynthia Schoch pour leur aide, et à celle-ci à nouveau pour m'avoir fait connaître *Metaphors We Live By* (LAKOFF & JOHNSON 1980) ; à Philippe Couty pour la référence de MAC CLOSKEY. Je reste seul responsable du contenu de ce texte.
2. Sur les difficultés de définir une anthropologie « cognitive », voir notamment BOYER 1991 ; sur les développements de cette sous-discipline, on comparera par exemple TYLER, ed., 1969, et DOUGHERTY, ed., 1985 ; LAVE (1988) en met en évidence quelques « points aveugles ». Sur les difficultés relatives à la notion de classification fondatrice de l'ethnosémantique, voir par exemple

- WERZBICKA 1984. Rendant compte de manière pour le moins incisive d'un ouvrage sur les « universaux », D. SPERBER (1982 : 132) écrit : « [l'auteur] s'applique avec tant d'énergie à montrer que les humains se servent aussi bien de représentations taxinomiques que de représentations multidimensionnelles qu'on en oublierait presque qu'il s'agit là d'un truisme. »
3. Les mouvements spéculatifs qui ont considérablement affecté l'économie mondiale ces dernières années ont donné lieu à des débats au plus haut niveau qui les opposaient à une économie spontanément qualifiée de « réelle ». On peut cependant se demander si ces mouvements spéculatifs ne sont pas « réels » eux aussi. Il y a là un point intéressant pour notre propos dans la mesure où il illustre, parmi d'autres, le problème classique en anthropologie de l'arbitraire des taxinomies.
  4. « Dans certains pays comme les États-Unis les banques commerciales reconnaissent la nécessité de 'cloisons d'incendie' [firewalls] » (Erik IZRAELEWICKZ, « Les États-Unis derrière les apparences », *Le Monde-Économie*, 19 janv. 1988).
  5. « Après le big bang de Londres, le 'little bang' au Canada et les bangs de différentes tailles ailleurs, les États-Unis et le Japon sont les deux derniers pays à maintenir de telles frontières » (Un banquier américain à Erik Izraelewickz, *Le Monde-Économie*, 19 janv. 1988).
  6. Marché à Terme des Instruments Financiers.
  7. Cf. par ex. « Voici comment on spéculé sur le MATIF » (Olivier DROUIN, *l'Événement du Jeudi*, 11-17 fév. 1988).
  8. Sur ces questions et sur la « monétique », voir par ex. GOLDFINGER 1986, chap. 13.
  9. Karl Heinrich Marx (1818-1883).
  10. Étant entendu que l'on ne discute pas ici des diverses interprétations de l'anthropologie française concernant la notion de symbole (notamment AUGÉ 1988), sans parler des problèmes translinguistiques relatifs à cette même notion en français et en anglo-américain (SAHLINS 1980).
  11. Sur la notion de « créolisation » particulièrement pour les créoles francophones, voir notamment CHAUDENSON 1979.
  12. *Libération*, entretien avec F. Camé, 1<sup>er</sup> déc. 1989.
  13. François RENARD, *Le Monde*, 23 oct. 1987.
  14. « Dette » français et *debt* anglais puis américain sont étymologiquement reliés au latin *devere* « devoir » (DAUZAT et al. 1989, 1971 ; HOAD, ed., 1986 ; BENVENISTE 1969 : 185).
  15. *Time*, 18 déc. 1989.
  16. Les accords de Bretton Woods (du nom d'un petit village du New Hampshire), signés en 1944 notamment par les États-Unis, l'Angleterre et la France, créaient les institutions financières multilatérales comme le Fonds monétaire international, la Banque internationale pour la Reconstruction et le Développement (qui donnera naissance à la Banque mondiale), la Banque des Règlements internationaux. Ils définissaient le dollar comme monnaie internationale ayant des parités fixes avec les autres monnaies en le gageant sur les stocks d'or des États-Unis. Le dollar s'est mis à « flotter » quand, sous le gouvernement Nixon, les créances en dollars sur les États-Unis sont devenues par trop supérieures à la valeur des stocks d'or détenus par la Banque fédérale.
  17. RACINE, *Athalie*, Acte III, scène 3 :  
 La peur d'un vain remords  
 trouble cette grande âme  
 Elle flotte, elle hésite, en un mot  
 elle est femme.
  18. *Time*, 5 fév. 1990.
  19. Sur le *float*, voir par ex. VERNIMMEN 1976 ; sur la fonction de compensation (dans le domaine du commerce extérieur), CHAMPION & TRAUTMAN 1982.
  20. « Do you speak golden boys », *Libération*, 23 oct. 1987.
  21. Ces phénomènes sont remarquablement décrits dans les romans grand public de James CLAVELL concernant Hong Kong, *Tai Pan* et *Noble House* (1980, 1981, New York, Dell Publishing Co).
  22. On rappellera que l'objection de l'invention linguistique, courante dans ce genre de constat et dont on ne saurait mettre en question le principe, n'en atteint nullement la validité. Que la notion de *float* soit d'apparition récente ne l'empêchera jamais d'être en relation avec le verbe *to float*.
  23. Telle que celle évoquée par M. AUGÉ à propos de certaines explications anthropologiques de la matrilocalité dans *Domaines et châteaux* (Paris, Le Seuil, 1989).
  24. On donnera l'exemple de catégories comme *nostro* et *vostro* (désignant les comptes en devises ouverts dans deux banques correspondantes).

A N N E X E

ENTÊTE MESSAGE

MESSAGE EN FORMAT LIBRE

1648 [REDACTED]  
1648 [REDACTED]  
199 02

ÉMETTEUR

[REDACTED] NEDERLAND N.V.  
ROTTERDAM

RÉFÉRENCE ÉMETTEUR

20: [REDACTED]

TEXTE DU MESSAGE

79:.

ATTN INTL PAYMENTS INVESTIGATIONS

.  
RE YR SWIFT P/O MT100 DD 26.1.90 FOR USD 3.750,00  
B/O [REDACTED] B/O YR [REDACTED] F/O [REDACTED]  
COVER THROUGH MORGAN GUARANTY TRUST NEW YORK VALUE  
29.1.90 TRN [REDACTED]

.  
AS WE DO NOT MAINTAIN ACCOUNT WITH MORGAN  
GUARANTY TRUST NEW YORK PLS PROVIDE COVER ON OUR  
ACCOUNT WITH [REDACTED] NEW YORK.

.  
REGARDS, INV. DEPT. [REDACTED]

SUFFIXE MESSAGE

AUT/MESSAGE AUTHENTIFIE/24E3  
SAC@AUTHENTICATOR OK  
\*END

FIN DE MESSAGE.

Message « Swift » transmis entre la filiale aux Pays-Bas d'une banque française et une autre banque française. « YR SWIFT » = « Your message through the Swift system » ; « P/O » = Payment order ; « B/O » = By order ; « F/O » = Favour of ; « PLS » = Please.

Le sabir des télex bancaires.



## BIBLIOGRAPHIE

- ALBERTINI, J.-M.  
1971 *Les Rouages de l'économie nationale*. Paris, Les Éditions ouvrières.
- AUGÉ, M.  
1987 « Qui est l'autre ? Un itinéraire anthropologique » *L'Homme* 103, XXVII (3) : 7-26.  
1988 *Le Dieu objet*. Paris, Flammarion (« Nouvelle Bibliothèque scientifique »).
- BENVENISTE, É.  
1966 *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »).  
1969 *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*. Paris, Éditions de Minuit, 2 vol.
- BOYER, P.  
1991 « Anthropologie cognitive », in P. BONTE, M. IZARD *et al.*, s. dir., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, PUF.
- BRAUDEL, F.  
1985 *La Dynamique du capitalisme*. Paris, Arthaud-Flammarion.
- BRÉTAUDEAU, H.  
1986 *La Banque mondiale*, Paris, PUF (« Que Sais-je ? »).
- CHAMPION, P. F. & J. TRAUTMAN  
1982 *Mécanismes de change et marché des euro-dollars*. Paris, Économica.
- CHAUDENSON, R.  
1979 *Les Créoles français*. Paris, Nathan.
- COLLIN, P. H.  
1988 *English Business Dictionary*. Teddington, Middlesex, Peter Collin Publishing Ltd.
- DAUZAT, A., J. DUBOIS & H. MITTERAND  
1989 *Dictionnaire étymologique*. Paris, Larousse. (1<sup>re</sup> éd. 1971.)
- DOUGHERTY, J. W. D., ed.  
1985 *Directions in Cognitive Anthropology*. Urbana-Chicago, University of Illinois Press.
- GOLDFINGER, C.  
1986 *La Géofinance*. Paris, Le Seuil.
- HOAD, T. F., ed.  
1986 *The Concise Oxford Dictionary of English Etymology*. Oxford at the Clarendon Press.
- LAKOFF, G. & M. JOHNSON  
1985 *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Traduit de l'américain par M. de Fornel, en collaboration avec J.-J. Lecerclé. Paris, Éditions de Minuit. (Éd. orig. : *Metaphors We Live by*. Chicago, University of Chicago, 1980.)
- LAUFER, R.  
1986 « La Mesure des choses », *Le Genre humain*, n° spéc. : *La Valeur* : 105-121.
- LAVE, J.  
1988 *Cognition in Practice*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LÉVI-STRAUSS, C.  
1962a *Le Totémisme aujourd'hui*. Paris, PUF.  
1962b *La Pensée sauvage*. Paris, Plon.
- L'HUILLIER, J.  
1984 *La Liquidité internationale. Fonctions, formes et réforme*. Paris, PUF.
- MAC CLOSKEY, D.  
1983 « The Rhetorics of Economics », *Journal of Economic Literature* XXI (2) : 481-517.

MAMOU, Y.

1987 *Une Machine de pouvoir. La direction du Trésor*. Paris, La Découverte.

MANSION, J. E., ed.

1977 *Harrap's Standard French and English Dictionary, Part Two*. Paris-London, Bordas in association with Harrap.

MOUNIN, G.

1963 *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »).

NORA, D.

1987 *Les Possédés de Wall Street*. Paris, Gallimard (« Folio »).

SAHLINS, M. D.

1980 *Au Cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*. Traduit de l'anglais par Sylvie Faïnzaug. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »). (Éd. orig. : *Culture and Practical Reason*. Chicago, Chicago University Press, 1976.)

SPEARS, R. A.

1987 *Harrap's American Idioms Dictionary*. Harrap with National Text Book Company.

SPERBER, D.

1979 « La Pensée symbolique est-elle pré-rationnelle ? », in M. IZARD & P. SMITH, eds., *La Fonction symbolique*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »).

1982 Compte rendu de B. LLOYD & J. GAY, eds., *Universal of Human Thought : Some African Evidence*. Cambridge University Press, 1981, in *L'Homme* XXII (4) : 131-133.

TYLER, S. A., ed.

1969 *Cognitive Anthropology*. New York, Holt, Rinehart & Winston.

VERNIMMEN, P.

1976 *Gestion et politiques de la banque*. Paris, Dalloz.

WIERZBICKA, A.

1984 « Apples Are not a 'Kind of Fruit' : The Semantics of Human Categorization », *American Ethnologist* 11 (2) : 313-328.

## ABSTRACT

Jean-François BARÉ, *Images of Finance*. — An international financial lexicon, in American English and French, is treated like an ordinary vernacular corpus. Owing to certain semantic dimensions, it resembles what Lévi-Strauss has called the « savage mind », notably metaphors (in particular, the reference to « liquide ») and a sort of totemism (a reference to the « bull's » and « bear's images » on rising and falling stock markets). Questions are raised about the cultural dimension's logical necessity in cognitive and « technical » processes.

## ZUSAMMENFASSUNG

Jean-François BARÉ, *Bilder der Finanzwelt*. — Der Artikel stellt Aspekte des (anglo-amerikanischen und französischen) Wortschatzes der internationalen Finanzwelt vor, der hier als ein Korpus unter anderen betrachtet wird. Er hebt einige semantische Dimensionen hervor, welche diesen Wortschatz in die Nähe des « wilden Denkens » (im Sinne von C. Lévi-Strauss) rücken : die Metapher (hier der Bezug auf das « Flüssige ») und eine Art Totemismus (« Stier » und « Bär » der sich in einer Hausse oder einer Baisse befindenden Börsenmärkte). Allgemeiner stellt er die Frage nach einer notwendigen Logik der kulturellen Dimension in kognitiven und daher « technischen » Abläufen.

## RESUMEN

Jean-François BARÉ, *Imágenes de las finanzas*. — Este artículo presenta algunos aspectos del léxico financiero internacional (en anglo-americano y en francés) considerado como un cuerpo vernacular entre otros. Evoca algunas dimensiones semánticas que nos acercan al léxico del « pensamiento salvaje » en el sentido de C. Lévi-Strauss : la metáfora (aquí, la referencia a lo que es « líquido ») y una especie de totemismo (el « toro » y el « oso » de los mercados bursátiles en « alza » o en « baja »). De manera más general se pregunta sobre la necesidad lógica de la dimensión cultural en los procesos cognitivos y por tanto técnicos.